

quelques illusions sur les beautés intrinsèquement musicales de la langue allemande : il rappelle un peu trop l'ourse et son ourson mal léché, et toutes les citations de Schneüßer, de Heynatz, de Woeltzel, de Marx, de Gustav Engel, de Hennig et de Treitschke, qui décernent aux consonances germaniques un brevet de musicalité, n'y changeront rien. Mais on souhaiterait qu'un Français écrivît semblable petit livre pour ceux de nos chanteurs officiels qui ni ne prononcent, ni n'articulent.

////// D^r ILLO PETERS : *DIE GRUNDLAGEN DER MUSIK*. (156 p., Teubner, Leipzig-Berlin, 1927 ; 32 illustrations.)

Il est rare de rencontrer, sous un aussi petit volume, un exposé complet de toutes les conditions mathématiques, physiques, physiologiques et même psychologiques auxquelles répond l'art des sons. L'auteur adopte la méthode historique et se garde de toute digression littéraire. Un peu sec, mais précis (voir notamment le résumé des systèmes en tiers de ton de Busoni, en quarts de ton de Stein). Toutefois il nourrit contre la « musique mécanique » une prévention regrettable qui l'incite à traiter en pauvres honteux (p. 102) le phonographe et le pianola, pour faire à l'orgue une part trop belle. La bibliographie est abondante.

////// LIONEL LANDRY : *LA SENSIBILITÉ MUSICALE*. Ses éléments. Sa formation (212 p. Paris, Alcan. Bibliothèque de Philosophie contemporaine, 1927.)

Boris de Schloezer a fait de ce livre l'objet d'une de ses récentes *Réflexions sur la Musique* (septembre). Il en a discuté quelques détails et approuvé, comme nous l'eussions fait nous-même, la solide pensée, la vigoureuse dialectique. Mais il n'en a pas exposé toute la richesse. En huit chapitres, l'auteur analyse et décrit les éléments de la sensibilité musicale et leur formation. Éléments : le son pur et ses propriétés, les figures et les séries rythmiques (mesure, agogique, composition, combinaisons rythmico-sonores), les échelles instrumentales et les sons harmoniques (chapitre excellent), le contrepoint, l'harmonie, le timbre. Formation de la sensibilité : comment se sont différenciés le discours, le chant et le geste ; distinction entre la musique « appliquée » et la musique « autonome » ; association de celle-ci avec le drame, avec la danse, avec les sentiments. Il n'est point de domaine spirituel où l'auteur ne pénètre pour enrichir de ses observations une thèse séduisante : l'art de la cuisine lui inspire même une page aussi brillante qu'exacte. Mais comment la retrouver aisément dans cette collection presque surabondante de remarques ingénieuses, puisque, selon la détestable coutume française, il n'y a pas d'index alphabétique en fin de volume ? Signalons-la donc aux philosophes de la gastronomie : c'est la page 152.

////// CH. M. WIDOR : *FONDACTIONS. PORTRAITS. DE MASSENET A PALADILHE*. (Grand in-8°. Durand, Paris, 1927.)

Tout n'est pas rose dans l'existence du secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Quand meurt à la terre (car pour l'art il est souvent défunt déjà) un membre de la Compagnie, il faut prononcer son éloge. Rude corvée que de composer tant de discours, quand on n'a pas fait carrière d'écrire. Ch. M. Widor se venge spirituellement aujourd'hui en nous les faisant lire. S'il n'a pas eu à composer le